

TEMPLON

II

FRANÇOIS ROUAN

LE MONDE, 13 août 2025

François Rouan, peintre protéiforme, et ses « empreintes » singulières au Musée des beaux-arts de Lyon

Une exposition propose une traversée de l'œuvre de l'artiste français aux multiples inspirations, de Lorenzetti à Matisse.

Par Harry Bellet



« Le Voyage d'hiver » (1988), de François Rouan. ATELIER LAVERSINE/ADAGP, PARIS, 2025

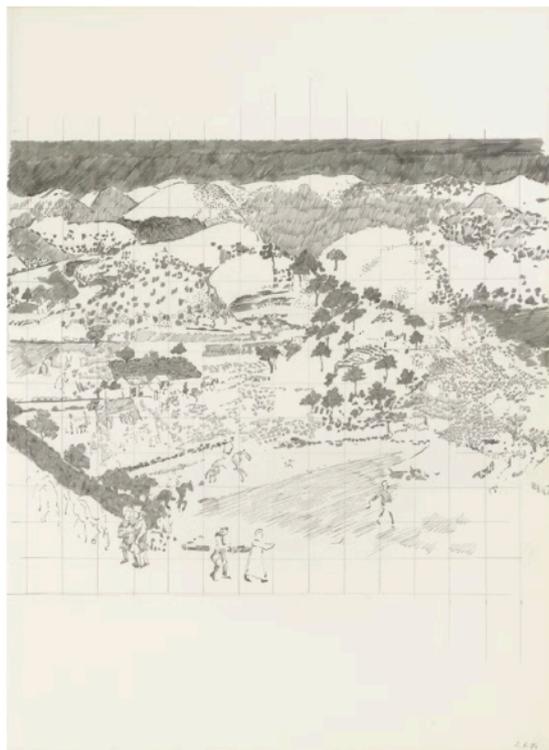
« Qu'il peigne des joueurs de cartes, des pommes ou des petits carreaux géométriques, celui qui entre dans l'expérience du tableau s'aventure dans une expérience labyrinthique », confiait François Rouan au *Monde* en 1991. L'actuelle exposition que lui consacre le Musée des beaux-arts de Lyon en est une éclatante démonstration. Fort heureusement, les commissaires Isabelle Monod-Fontaine et Sylvie Ramond ont choisi un fil d'Ariane en basant tout leur accrochage, environ 130 œuvres, en 11 sections clairement définies qui ont pour point commun le thème de l'empreinte. Cependant, l'homme n'est pas simple, son travail encore moins. Peut-être suffit-il juste de regarder les tableaux, mais pas superficiellement : profondément, en prenant son temps, en y revenant souvent. Alors, mais alors seulement, ils finissent par distiller leur venin. Attention, il peut avoir des effets aphrodisiaques...

L'empreinte est vieille comme l'humanité : celle d'une main enduite de couleur et apposée sur la paroi d'une grotte par un ou une de nos ancêtres du paléolithique, par exemple. Elle est aussi très contemporaine, si on veut bien se souvenir des « Anthropométries », d'Yves Klein (1928-1962), qui enduisait des modèles nus de peinture bleue qu'elles déposaient ensuite sur une toile.

François Rouan pratique les deux méthodes, et bien d'autres encore, dans des œuvres qui sont souvent d'une complexité inouïe et pas toujours très séduisantes. Etrange de la part d'un artiste qui a toujours reconnu ce qu'il devait à la peinture de Matisse, tout en précisant qu'il ne s'agit pas du « *Matisse d'autant plus édulcoré qu'il était passé par le filtre puritain de la peinture américaine* », mais le Matisse de « *la brutalité, l'arrachement* ». Etrange aussi, venant de celui qui, pensionnaire à la Villa Médicis de Rome, fut très proche de Balthus (1908-2001), qui la dirigeait. Sauf que penser que la peinture de Balthus est simple est une grave erreur, il suffit pour s'en convaincre de lire l'ouvrage que Rouan lui a consacré (*Balthus ou son ombre*, éd. Galilée, 2001).

Sources très diverses

Si on ajoute qu'un de ses tout premiers collectionneurs fut Jacques Lacan (1901-1981), on comprendra qu'il convient d'aborder son œuvre avec modestie. D'autant qu'elle puise à des sources très diverses. Les paysages italiens, par exemple, qu'il a pu regarder tout à loisir (son séjour à la Villa Médicis s'est prolongé au-delà des normes puisque, outre le Grand Prix de Rome de peinture, il a enchaîné avec celui de gravure), sur le motif mais aussi tels que ses prédécesseurs les avaient peints, comme Lorenzetti (1290-1348) dans les fresques de Sienne (Italie) consacrées au « bon et [au] mauvais gouvernement », scruté par Rouan comme sans doute aucun artiste avant lui.



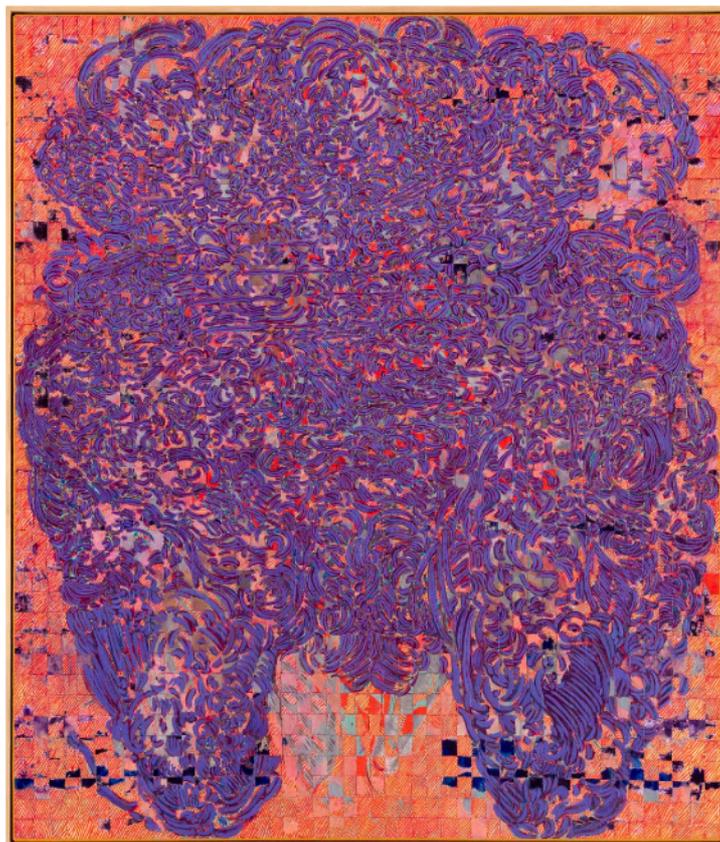
« Note de travail d'après Lorenzetti » (1974), de François Rouan. ATELIER LAVERSINE/ADAGP, PARIS, 2025

Les autoportraits de Joan Miro (1893-1983) également. Celui, très classique, que le Catalan offrit à Picasso lors de son arrivée à Paris, mais aussi les autres, bien surprenants, repris à plusieurs décennies de distance, comme une forme de palimpseste où Rouan semble être comme chez lui. Les Vénus paléolithiques, et notamment celles dites « de Renancourt », découvertes près d'Amiens dans ce qui semble avoir été un véritable atelier dédié à leur production.

Les crânes, ceux peints par Cézanne (1839-1906), qui aura décidément marqué beaucoup de monde, ou encore les transis, ces sculptures tombales de la fin du Moyen Age où le défunt n'était plus représenté sous la forme noble d'un gisant, mais comme un corps en putréfaction, souvent dévoré par les vers. Voilà pour la fraternité avec des artistes – choisis – de toutes époques.

Haines et amours

Rouan a aussi ses haines : le film *Shoah* (1985), de Claude Lanzmann, vu et revu – la Résistance, dans laquelle son père était engagé, lui valut ainsi qu'à sa mère un séjour dans les geôles de la Milice, alors qu'il n'était âgé que de 1 an –, qui lui a inspiré la série terrible « Stücke ». On s'attardera en particulier devant deux tableaux presque semblables, tous deux intitulés *Bûche/Brasier/Ruine/Stücke*, peints à un an de distance, où on distingue un homme allongé, les bras en croix, qui pourrait être inspiré par Mantegna (1431-1506).



« Vénus écaille IV » (2018-2024), de François Rouan. ATELIER LAVERSINE/ADAGP, PARIS, 2025

Leur similitude montre à quel point Rouan s'entend à explorer un sujet, depuis ce qui peut passer pour une esquisse jusqu'à un travail plus abouti, sans qu'il soit facile de déterminer lequel est le plus intéressant. En allemand, le mot *stücke* signifie « morceaux » ou « pièces ». C'est aussi celui que les nazis utilisaient pour désigner les prisonniers des camps de concentration...

Mais Rouan a également ses amours : ils transparaissent dans le corps des femmes, celui des empreintes déjà citées, mais aussi leur partie la plus intime, celle que François Villon nommait joliment le « *sadinet* », qui est le sujet d'innombrables variations. Que les âmes prudes se rassurent : il faut réellement un long moment de contemplation pour que « l'origine du monde » vous saute aux yeux et que se révèle la pulsion de vie qui est aussi la marque de l'art de François Rouan.